

DIAGNOSTIC DE L'EUROPE

L'Europe moderne est menacée d'ataxie locomotrice.

Qui voudrait définir la foi devrait s'adresser aux Sémites ; le mysticisme a revêtu sa forme la plus parfaite chez les sages indiens tout engourdis d'extase ; et la morale sous tous ses aspects, depuis l'honneur militaire jusqu'au cérémonial mondain, n'a jamais été mieux codifiée que par l'Asie jaune, dans le Japon des Samouraï roidi d'héroïsme guerrier. L'intelligence à l'état pur n'existe guère qu'entre la Baltique et la mer Egée. Acclimatée ailleurs, elle garde sa marque d'origine. Qui l'acquiert s'euro péanise. Entre l'Asie, cœur immense, et l'inépuisable matrice africaine, l'Europe a la fonction d'un cerveau.

C'est autre chose que la science : une science, empirique il est vrai, peut à la rigueur exister sans intelligence objective. C'est autre chose que l'art : il s'est volontiers passé d'elle. C'est autre chose que la piété, la bonté, la vertu, et tout ce qu'on appelle communément sagesse. C'est plus et mieux que la pensée même : la pensée logique. Comme d'autres races disent : Bouddha, Confucius, Jésus, nous disons : Aristote, Galilée, Bacon, Descartes, Spinoza, Claude Bernard. Aujourd'hui, la raison européenne est menacée de mort.

Il y a longtemps qu'elle est atteinte.

A vrai dire, son existence n'avait jamais été que précaire. Même aux meilleures époques, — surtout aux meilleures époques — elle demeurait exceptionnelle. L'immense matière animale, traitée par des procédés de plus en plus perfectionnés, ne donnait qu'un résidu comparativement petit d'intelligence. Mais cette intelligence était sûre d'elle-même. L'esprit européen pouvait se mettre dans l'attitude du scepticisme absolu à l'égard des choses : cette défiance universelle ne faisait que le confirmer dans son rôle de mesure unique et stable à laquelle tout fut rapporté. De Socrate à Voltaire, l'intelligence ne doutait pas d'elle-même ; c'était la foi qui doutait. On se souvient du doute de Pascal. Aujourd'hui, l'intelligence européenne commence à douter d'elle-même.

On pourrait presque assigner une date à ces commencements d'inquiétude. Après le magnifique effort intellectuel de la Renaissance, après l'époque de relatif équilibre que fut le xvii^e siècle, se produisit l'admirable poussée de libre intellectualisme qui précéda et amena la Révolution. C'est vers ce moment que l'esprit humain, trop chargé, fléchit.

De même que la Révolution française n'est qu'un prologue aux révolutions futures, de même que les guerres napoléoniennes ne furent que le premier acte d'une plus grande guerre dont celle de 1914 n'est peut-être qu'un épisode, les écrivains modernes, au spectateur placé à une distance de plusieurs siècles, apparaîtraient comme une variété des Romantiques. De Jean-Jacques à Gide, de Chateaubriand à Claudel, les nuances qui distinguent les individualités perdraient leur importance, — et un observateur situé assez loin pour ne voir que l'ensemble reconnaîtrait chez ces analystes du Moi souffrant la même prédominance du sentiment sur la raison, la même mystique diffuse, la même préoccupation de morale ou d'immoralisme, la même prépondérance donnée à la femme, ou du moins au féminin. La thèse de Jean-Jacques affirmant que la science et les arts ne contribuent pas au bonheur de l'homme mènera Ruskin et Tolstoï à leur évangile final du simplisme. L'analyse des états à demi conscients où le sentiment se confond avec l'instinct ira s'approfondissant de Balzac à Proust ; le mécanisme des réactions instantanées, accéléré de Stendhal à Dostoïevsky, en vient à intervertir ses

mouvements, et, au lieu de transformer la sensation en pensée, transforme la pensée en sensation. De Chateaubriand à Barrès, il y a surenchère perpétuelle de non-culture objective. L'idéal n'est plus la connaissance, il est l'hyperesthésie. Les idées et les faits ne sont acceptés qu'autant qu'ils s'accordent avec les sympathies instinctives. Loti prétendait ne jamais rien lire ; Barrès, visitant la Grèce, feint de s'intéresser moins à Lacédémone qu'à ces forteresses franques qui lui rappellent sa race ; Gide, dépréciateur évangélique de l'intelligence, demande à l'humilité du cœur le secret des béatitudes. Incrédules ou croyants, anarchistes ou nationalistes, ils le sont pour des raisons de sentiment où la raison n'entre pas. Les années qui précédèrent 1914, exposition internationale pacifique, les années qui suivirent 1914, exposition internationale guerrière, ont vu s'exaspérer cette fièvre subjective. Elle atteint son paroxysme dans le désordre de cette paix qui n'est qu'une guerre non finie.

Il y a quelque beauté tragique dans cet individualisme d'un monde prêt à mourir. Le vieil ennui romantique de la vie suffoque ce grand malade ; il ne s'en rattache que plus désespérément à la vie qui s'en va. L'économie traditionnelle n'a pas disparu seule dans le désastre financier ; la civilisation tout entière s'est aperçue qu'elle cessait d'être. Etrange spectacle que celui d'une machine dont les rouages faussés par la catastrophe s'arrêtent ou tournent à vide. L'expression populaire est la plus juste : tournent fou.

L'esprit de Goethe et de Vinci était ferme en même temps qu'agile : l'esprit européen n'est plus qu'agile. La terre manque sous ces constructeurs de fumée et ces analystes du brouillard. L'intelligence a perdu ses moyens de discrimination et de pesée : balance faussée, elle a été mise au rebut. Nous assistons à une fabuleuse inflation de toutes les valeurs fiduciaires : après avoir cherché à rendre conscient l'inconscient on en vient à accorder à l'inconscient une prépondérance justifiée, mais qu'applaudit la fatigue.

Celle-ci est immense. Les cerveaux mal préparés ploient sous la diversité des connaissances ; les cadres de la culture, à force de s'élargir, se sont brisés. L'étroite instruction aristotélicienne et catholique du passé a formé plus d'un esprit libre ; une qualité compensait ici les lacunes ; des textes peu nom-

breux, vénérés, toujours les mêmes, enseignaient du moins la méthode. Pour faire Descartes et Spinoza, il a suffi du latin et des mathématiques. Aujourd'hui, le prodigieux effort vulgarisateur du livre et du journal, hâtif toujours, maladroit souvent, permet à l'inexpérience du plus grand nombre l'illusion de l'universel savoir. Oubliant que la discipline de la recherche, pour la culture de l'esprit, importe autant et parfois davantage que les résultats trouvés, la masse, ruée dans ce laboratoire ouvert, saute à pieds joints la méthode pour atteindre aux formules. Par malheur, celles-ci, brutalement utilisées, simplifiées en affirmations, passées du monde de la pensée pure à celui des applications circonstancielles, se faussent. On pense à de délicats instruments de physique employés aux usages de la vie courante. Finances, politique, histoire, littérature de tous les temps, de toutes les races : le cerveau européen, au XX^e siècle, s'embouteille comme les carrefours.

Quelques intelligences assimilent ces accablantes matières ; la plupart se changent en appareils enregistreurs ; d'autres, et non des moins saines, les vomissent. Jamais l'intellect n'a montré, devant la brutalité des faits, tant de passivité lassée. Tandis que l'âme, livrée à l'imprévu des sensations, cesse même de les coordonner, l'esprit, à la recherche désespérée d'une éthique, n'aboutit qu'à l'hygiène sportive. Dans les deux cas, le corps en réaction triomphe. Tous, chacun à son heure, recourent aux anesthésiants mystiques. On se demande ce qu'eût pensé de ce mysticisme le solide christianisme du passé. Paradis : mais artificiel. Le corps, l'âme aussi : entre le corps et l'âme profonde, entre l'instinct et l'inconscient, la raison meurt.

Vains efforts d'une morale qui s'improvise... Toute conception philosophique de la vie est un legs lentement accru par l'histoire. Chaque race, chaque siècle, a la sienne et n'en a qu'une : tentative faite par un groupe d'hommes pour s'adapter et résister. De nos jours, ces legs d'époques différentes, objets d'interminables controverses, acablent par leur multiplicité. Dans cette Europe qui s'organise péniblement en Etat unique, le passé est un immense héritage en litige. Les théories, antagonistes éternels, jouent devant les consciences un drame qui conclut au scepticisme. Traditionalistes ou

disponibles, les combattants ont pour massue leurs croyances : ces vivants s'assomment à coups de cadavres. Il ne leur manque, après la victoire, que de pouvoir les ressusciter.

Ils le voudraient, éperdument. Ou plutôt, ils voudraient vouloir.

On affirme d'autant plus que l'on croit moins : c'est une façon de se résigner à ne pas croire. De toutes parts, les artisans de la pensée s'efforcent de dénouer les vieilles formules ou d'en forger de nouvelles ; concepts aussi intransigeants les uns que les autres, finissant par se ressembler dans l'absurde. Nationalisme, internationalisme, bolchévisme, fascisme, pacifisme, rêve asiatique de la non-résistance à la force qui n'est qu'un aveu d'impuissance à se saisir de la force, matérialisme brutal qui glorifie la force substituée au droit, et n'est qu'un aveu d'impuissance à découvrir où est le droit. Ces concepts vont se déformant avec une rapidité singulière : les doctrines les plus opposées, dans un moment de lucidité, en viennent à s'apercevoir identiques.

Et voici paraître la longue série des dilettantes de l'absurde, jonglant avec les débris d'un monde. Toute époque de décadence peut s'appeler l'ère des sophistes et des prophètes. Dans la Rome d'Antonin à Romulus Augustule, dépeuplée dans ses campagnes, hypertrophiée de fonctionnarisme, malade d'une monnaie malsaine, tandis que l'autorité cherchait à diminuer la cherté de la vie par d'inopérants édits, que des dictateurs, habiles ou convaincus, improvisés on ne sait comment, mettaient leur entêtement et leur orgueil en travers d'un courant d'histoire, que les associations populaires, subversives, formes originelles de l'église et de la commune, croissaient, pareilles aux syndicats et aux cellules modernes, de dessous les vastes organisations légales qu'elles devaient un jour remplacer, tandis qu'on entendait, sans trop y prendre garde encore, commencer en Asie le lent remuement des hordes, les Sophistes et les Prophètes encombraient la scène. Époque des sophistes, des apologies paradoxales, des biographies amoureuses, des poésies de cénacle, des romans d'analyse pour lesquels la finesse suffit, des romans d'aventures par lesquels l'ennui d'une existence trop calme est commodément compensé. Époque de prophètes : époque de profession de foi et de confessions publiques. De la Russie à l'Espagne, de la

Hongrie à la Norvège, par-dessus l'effrayant brouhaha des villes, jamais plus surprenant concert de voix ne s'est élevé pour célébrer le dénuement, la paix intérieure, l'humilité, Dieu. Romain Rolland, biographe de Gandhi, Gide, traducteur de Tagore, Barbusse, évangéliste du Christ : les sommets de cette Europe bouleversée s'éclaircissent vaguement d'une aube d'Asie.

Le style, lui aussi, se déforme pour s'élargir. A celui des Goncourt, perpétuellement tremblant comme la lumière du gaz, succède une sèche écriture qui semble électrisée. Nietzsche, admirable miroir d'intelligence brisé par la folie, Rimbaud, vitrine défoncée d'une taverne dont les éclats diamantent la nuit, ont légué à leurs successeurs, l'un, le secret de sa démesure moins celui de sa grandeur, l'autre, le secret de son angoisse moins celui de son énergie. La dissociation croissante du style, n'est qu'un aspect de la dissociation des pensées, l'incapacité du cerveau à rétablir la suite logique des images. Elles sautent et s'échappent par saccades, comme les étincelles du moteur détraqué qui va cesser sa marche. Ce qui disparaît de l'art, c'est surtout la composition. Le style de Proust, subdivisé à l'extrême, confus à force d'abondance, débordé sans cesse par les pensées subies et non dirigées, le style de Breton, spasmodique et sec, tout en détentes et en tensions, alternent comme la prostration et l'excitation nerveuses. Dynamisme unique dans l'histoire littéraire d'Occident. Il semble que la vie, peut-être parce qu'elle nous échappe, peut-être parce que nous commençons d'en douter, contienne seule pour nous sa justification et sa preuve : l'être, qui jadis regardait agir, apprend à regarder vivre. L'intérêt accordé à l'enfant, que l'art classique ignorait presque, mesure la part sans cesse plus grande faite par nous à l'inconscient et à l'informe. L'homme moderne, découvrant soudain combien petit est le champ de la conscience, même organique, se met à la recherche du mécanisme intérieur. Par malheur, cette conscience, d'origine tout utilitaire, demeure encore purement superficielle, et l'introspection profonde paraît longtemps anormale et dangereuse. Le roman qui ne se contente plus d'une humanité toute faite oscille entre l'aboulie et le dédoublement.

On tourne. Le cinématographe a enseigné la décomposition

du mouvement ; les romanciers l'imitent ; la vie, tournée par l'un au ralenti, s'accélère entre les mains d'un autre opérateur. Les langues étrangères, connaissances qui ne font que juxtaposer et interchanger des mots, finissent par user la valeur propre de chaque idée. L'esprit règle son rythme sur celui d'une vie de plus en plus agitée ; il travaille au millième de seconde. L'art, jadis lent élaborateur, se spécialise dans l'instantané. On peut dire que l'esprit européen acquit, dans les dernières années du XIX^e siècle, la sensibilité d'une pellicule photographique.

Les poètes, gardiens des disciplines héréditaires de la pensée, s'affranchissent eux aussi, et leur libération a les aspects d'une déchéance. Un instrument admirable, façonné, accordé par les siècles, auquel chaque génération ajoutait ses perfectionnements, se rompt entre des mains convulsives. Symboles d'une intelligence habituée à s'obéir, la métrique et la rythmique désindividualisaient l'idée qu'elles enfermaient dans une forme nette, rigide, durable, accessible à toutes les mémoires, et assez consistante pour résister aux flottements du langage. Les esthétiques modernes de la pensée, comme celles des arts linéaires, par dédain de la virtuosité ou par fatigue peut-être, retombent, de libération en libération, aux conventions inquiétantes des civilisations qui cessent : couleurs tranchées, dessin gauche, formes sommaires, — le parti-pris de la mode donne à la beauté féminine l'aspect exsangue, anguleux et roidi des mosaïques ravennates, où l'art abdiquant d'un siècle a fixé l'image des dernières patriciennes. La trépidation de la vie, les secousses transmises au cerveau par les brusques séries de vues cinématographiques, l'exotisme des voyages, les obsessions sensuelles et les inquiétudes financières usent jusqu'à la corde les nerfs de cette élite qui ne fait plus confiance à l'avenir. De la paresse des employés à l'hamletisme littéraire, même lassitude agitée, au sens médical du mot, même *angoisse*. Ce n'est pas tant le plaisir que peint le roman moderne, que la recherche du plaisir. Ce n'est pas tant la souffrance que la peur de la souffrance. Ce n'est pas tant la sensualité, — et ceci est peut-être plus frappant encore — que la névrose. Et, scandant les phrases bruyantes et heurtées de cette étonnante agonie, la musique afro-américaine, passion subite, emporte à la rencontre d'un monde barbare un monde qui redevient barbare.

On peut nier la gravité des symptômes. Mais la seule maladie dont une civilisation finisse par mourir, c'est sa durée. La nôtre est vieille. Des vieilles civilisations, elle a les aspects disparates et comme rapiécés d'histoire, le matérialisme lourd du plus grand nombre opposé au fol idéalisme du plus petit, l'humanitarisme à crises sanglantes, et ces raffinements qui sont les embellissements de l'usure, — tout le pathétique de l'irréparable. Faire trouver fades les âges classiques, c'est le danger des décadences. Et je n'ai tant dit que notre époque est malade, que pour me réserver de dire à la fin qu'elle est belle.

Que nos successeurs paieront ces dépenses nerveuses, certes. Nous-mêmes, peut-être. Nous payons déjà. Mais le prix dûment acquitté nous donne le droit de jouir d'un spectacle si divers. N'assiste pas qui veut à celui d'un achèvement. Achevé : fini, — le mot contient à la fois le sens de la perfection et celui de l'arrêt. Un Rilke, un Pirandello, un Gide représentent assez bien ce point d'aboutissement. L'époque qui suivra la nôtre, disciplinée, récupératrice, sera sûrement d'un ennui morne. N'affirmons pas trop vite qu'elle sera meilleure ; ce mot est exclus d'un vocabulaire un peu précis, et nous savons que l'histoire se balance entre les siècles d'économie et les années de dépense. Si toute désorganisation engendre une nouvelle discipline, toute discipline longuement supportée promet l'anarchie future. En attendant que d'autres prodiges, quelques siècles après nous, dilapident les richesses accumulées par nos successeurs, soyons sensibles à la chance d'être les gaspilleurs d'une race. Renan disait qu'être pape à une époque de totale corruption était l'un des meilleurs billets qu'on pût tirer à la loterie du monde. Il en est peut-être un meilleur encore : celui de simple témoin. Jouissons d'un spectacle qui ne revient sur l'affiche que deux ou trois fois par millénaire, — ou plutôt, résignons d'avance aux ténèbres qui vont suivre, assistons, reconnaissants d'une telle aubaine, au bouquet final du feu d'artifice d'un monde.

MARGUERITE YOURCENAR.